

L'association

Y mettre du sien : subversion ? profanation ?

Anne VOLUMARD-DEBRY

J'ai été sensible à diverses questions abordées dans les échanges à propos des Assises du savoir du psychanalyste, et qui me renvoient au travail que nous avons effectué dans un cartel, déclaré en octobre 2007 sous le titre « Subversion dans le cartel, subversion dans la cure », cartel auquel nous avons mis fin en juin 2009, non sans avoir pris en compte un effet d'après-coup du travail commun puisque cela nous a incitées à modifier le titre du cartel, en le renommant « Profanation ».

Je souhaite témoigner de la vitalité de ce cartel et des effets que cela a produits pour moi. Ces effets ne sont pas sans lien avec diverses questions abordées sur la liste membres dans les échanges sur les Assises du savoir du psychanalyste :

- celles d'« y mettre du sien » et d'« une sorte de forçage... saut... discontinuité » ;
- la désacralisation du savoir, dans le cartel ;
- la notion de « risque » et de « pari sur la création » à propos du cartel ;
- l'effectivité du cartel, vérifiable dans des effets d'après-coup et la vocation « supplémentaire » des cartels.

C'est pourquoi j'ai souhaité transmettre ce court texte et introduire trois points :

- *la fonction du « plus-un » qui objecte au Tout*. Présent sans être un leader qui capitaliserait en fonction des services rendus, sa fonction est de faire trou dans le savoir, c'est-à-dire d'empêcher qu'un ensemble fini se constitue ;

- *la dimension « démocratique » qui sollicite l'invention de chacun ;*

- *la désacralisation du savoir du psychanalyste*, repérable dans l'implication de chaque cartellissant qui y a « mis du sien », témoignant peut-être par là d'un destin du

pulsionnel en fin de cure, où ce pulsionnel passerait dans l'intensité de vécu du réel, intensité qui « passerait » dans le cartel.

Effets de cartel : subversion dans le cartel, subversion dans la cure

Lacan envisageait le cartel comme une critique de notre praxis, comme un questionnement sur la transmission de notre question singulière et de notre travail personnel, mais aussi comme une façon de créer un autre type de lien social, c'est-à-dire un nouage nouveau entre individuel et collectif.

La subversion psychanalytique ouvre un espace, une frontière entre vérité et savoir en tant que « la vérité n'est autre que ce dont le savoir ne peut apprendre qu'il le sait, qu'à faire agir son ignorance ». Cet espace frontière, nœud entre l'individuel et le social, c'est aussi la fonction du cartel.

Je fais référence à S. Žižek, dans « L'intraitable », où il expose comment, dans le lien social, il y a un Autre qui « tient » et noue le lien social et comment cet Autre a besoin d'une face, d'une apparence (« l'Autre... le père idéal... Dieu... on sait qu'il est déjà mort, mais lui, ne doit pas savoir qu'il n'existe pas : même quand on se dit athée, il y a toujours un autre qui y croit pour nous... »). On pourrait dire qu'il y a plus de vérité dans le masque que dans ce qu'il cache, car le masque détermine la place que le sujet occupe dans le lien social. Dans le lien social, et donc dans le cartel en tant que lieu social, l'Autre comme agent de pur semblant serait maintenu.

Dans le cartel, c'est l'inverse de la cure où il y a un « sujet supposé savoir », agent apaisant ou tyrannique supposé savoir, supposé tirer les ficelles. Au contraire, il y aurait un « Autre supposé *ne pas* savoir ». Autrement dit, par rapport à la cure, il y a déjà dans le cartel « subversion », au sens de renversement du versant soit apaisant, soit tyrannique du « sujet supposé savoir », c'est-à-dire un déplacement de la position du psychanalyste supposé maître en signification.

Pour pouvoir affronter, dans le cartel, ce danger de l'absence de masque, de la « profanation de l'intime », il me paraît important d'avoir soi-même déjà donné une forme, une apparence au réel de sa propre expérience. Il me paraît important d'avoir une distance assumée par rapport à ce réel.

Or, dans notre cartel, chacun s'est nommé, « y a mis du sien », indirectement, à travers la question singulière qu'il a apportée. Chacune a essayé de transmettre au cartel quelque chose de sa question, non pas sous la forme de l'association libre livrée au « sujet supposé savoir » comme dans la cure, mais sous la forme d'un récit, d'un semblant, où l'on a pu parler de soi, comme de quelque chose dont on est détaché. Cela a fait « nouage » entre d'une part l'individuel et d'autre part le collectif.

S'il y a eu subversion dans le cartel, c'est sur le versant de cet Autre à préserver, et qui ne l'a pas été complètement, dès lors que chacune a pris le risque et fait le pari de s'impliquer.

Pour évoquer cette implication, j'avais initialement utilisé une expression très prosaïque, à savoir « chacune s'est mouillée », expression qui évoquait bien l'investissement sans compter d'une sorte de dépense quasi physique. C'est l'une des définitions du Larousse pour le terme « se mouiller », notamment pour « mouiller sa chemise ». Le Larousse indique aussi une dimension de « compromission » relative à « mouiller quelqu'un qu'on implique dans une affaire ». L'acception d'un « investissement sans compter » avait l'avantage de laisser transparaître la proximité de cet objet (a), extime, reste réel, reste de jouissance, non symbolisable. L'acception d'une « compromission » des partenaires, ainsi captés dans le discours de l'autre, mettait en valeur le registre du lien social à l'œuvre et du risque pris à « y mettre du sien ».

Dans la livraison d'un « intime », il y a toujours quelque chose d'une transgression violente, car il y a un réel en jeu, comme celui qu'Antigone affronte en violant l'ordre de la cité, comme l'excès selon Bataille, comme un transport sexuel et amoureux, pour quelqu'un qui n'en aurait aucune connaissance : une subversion de l'ordre d'une rage sacrée.

Pour moi, cette « subversion » dans le cartel a consisté à me permettre de formuler ma question singulière, qui pourrait s'énoncer comme « la subversion de la duperie de l'amour ». Dans ma cure, cette subversion avait pris la forme de quelque chose de vivant, de réel, qui a réfuté ce à quoi je fonctionnais. Cela m'avait démontré que le réel est plus fort que le vrai.

En conclusion, cela m'amène à quelques considérations sur la fonction différentielle du symptôme-sinthome, selon les lieux où il s'exprime. Je tiens à souligner en effet qu'il peut y avoir, bienheureusement, des moments où quelque chose passe, des « moments de passe », en dehors de la procédure même de la passe, dans le cadre analytique tout d'abord certes, mais aussi dans un cartel, et dans différents lieux sociaux d'ailleurs. Cela ne signifie pas pour autant que le dispositif du cartel puisse dériver, pire, se confondre avec celui de la passe.

Le symptôme dans la cure, la passe, le contrôle et le cartel

Dans la cure, le symptôme est à construire par le biais de la plainte et de la demande.

Dans la passe, le sinthome intervient comme construction et désir de transmettre un détachement, ou une œuvre.

Dans le contrôle, le sinthome ressort d'obstacles dans la cure en raison de points d'aveuglement devant le réel.

Dans le cartel, le sinthome relève d'une dimension politique, sur le versant du père réel, c'est-à-dire où chaque cartellissant y met du sien, dans une dimension de l'acte où quelque chose passe.

Il y a eu cartel au sens de groupe, car le sinthome de chacune a pu être entendu, explicitement ou implicitement, sans qu'il soit besoin de bannière particularisante. Mais cela n'empêche pas que le symptôme puisse se frayer sa voie singulière par des passages à l'acte ou des actes manqués. Le cartel ne peut avoir la prétention de liquider le transfert et produire des symptômes sans reste.

Il ne peut pas y avoir une république d'AE, de psychanalystes ou de saints.